

Libres opinions : Lausanne, ma jolie...

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **7 (1977)**

Heft 4

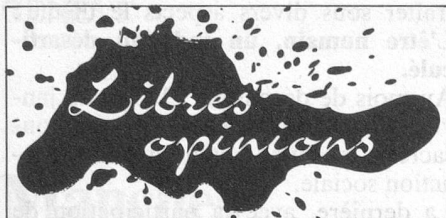
PDF erstellt am: **10.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Lausanne, ma jolie...

Non, Lausanne, je ne pourrai jamais te mettre au masculin, quoi qu'en pense la grammaire ! Lausanne, tu fus la délicieuse paysanne de mon enfance et de ma jeunesse...

Vous rappelez-vous, aînés, mes frères et sœurs en âge, comme elle était fraîche et gaie et simple, notre Lausanne, au début de ce siècle ?

C'était le temps où la Riponne avait une Grenette, où, les jours de marché, d'innombrables chars attelés stationnaient sur la place, près de la Grenette justement — tandis que les chevaux attendaient patiemment, les naseaux plongés dans un sac d'avoine ; le temps où le Collège de garçons, précédé de sa cour ombragée, faisait face au Palais de Rumine, en le regardant de haut, car on y entrait par le Valentin.

Quand on montait ledit Valentin, on longeait une série de maisonnettes accolées les unes aux autres, telles qu'on en trouve encore dans les petites villes de France : un jardinet d'abord, puis un rez-de-chaussée, un premier étage, et des mansardes sous le toit.

Plus loin, à Vinet, on marchait sur l'herbe du square du Frêne, jusqu'aux maisons abritées par les arbres. Près de la Source, on pouvait admirer chaque printemps une immense prairie pleine de marguerites, qui grimpaient doucement à la rencontre d'une belle

ferme. Enfin, à Beaulieu, cet admirable legs fait à la ville (à condition, sauf erreur, que cela reste un terrain de jeu pour les enfants...?), que de parties de ballon nous avons faites en été, et de luge en hiver !

Ailleurs, à la Cité, qui n'était pas encore une « réserve » administrative, les gymnasiens ne rencontraient pas que des fonctionnaires. La nuit, ce n'était pas un désert !

Mon-Repos existait d'un seul tenant. La rue des Toises, comme le Valentin, alignait de petites maisons bourgeoises aux murs mitoyens, avec leur jardinet et leur deuxième étage en mansardes dans le toit. La splendide propriété des Toises, avec son noble hôtel et ses magnifiques arbres, propriété qui abrita un certain temps le consulat de France, n'avait pas encore été sacrifiée à la spéculation qui la détruisit totalement, hôtel et arbres, juste à la saison des nids, abattus avec les arbres...

Quand on suivait l'avenue du Théâtre en direction de Saint-François, sur le trottoir de droite ombragé, on n'était pas obligé de marcher à la queue leu leu, et au risque, malgré cette précaution, d'être accroché par une voiture. La Tour Georgette ne bouchait pas la vue au collège de jeunes filles de Villamont. Au chemin des Magnolias vient de disparaître une des dernières belles maisons de notre ville : à sa place, un trou aussi grand met en péril l'Ecole Vinet.

La Tour Bel-Air, qui devient de plus en plus lépreuse (le béton vieillit mal...), n'avait pas, avant 1931, remplacé le grand jardin privé dont les arbres dépassaient les murs en retombées vertes.

Chauderon avait gardé un air humain jusqu'à ce qu'on y bâtit un ensemble dont les fenêtres paraissent autant de glaces de wagons à jamais fermées !

L'avenue de la Gare hésite entre le cuivre de sa tour (encore une !) et d'autres bâtiments tirant sur le chocolat ou la crème Chantilly.

Et Montbenon, aînés, vous en souvenez-vous ? Comme on jouait bien, sur son gravier, à l'ombre de sa verdure ! Et qu'il était agréable de s'appuyer à sa barrière rustique, pour regarder le vaste talus descendant jusqu'aux serres de la ville, puis de contempler au-dessus des toits, les montagnes de Haute-Savoie, derrière le lac ! Il y avait un tout petit kiosque qui suffisait à calmer nos soifs et nos faims d'enfants.

Quand nous allions de Lausanne à Ouchy, nous changions vraiment de ville, en traversant toute une zone de jardins, à l'avenue de La-Harpe, et

de villas à l'avenue d'Ouchy. Et le port d'Ouchy, qui ne s'était pas, alors, donné des idées de grandeur, renouvelait sans cesse notre émerveillement. Et lorsque nous montions à Sauvabelin avec le funiculaire, vous ne l'avez pas oublié, aînés ? Nous commençons par glisser une piécette dans la boîte à musique où s'agitaient spasmodiquement des ballerines en tutu : les mêmes, d'ailleurs, qui dansaient par saccades au terminus du funiculaire d'Ouchy... lequel n'avait pas pensé à monter en grade en se faisant appeler « métro » !

Il serait possible de remplir des pages en énumérant tout ce que notre chère Lausanne a perdu ! La jolie paysanne s'est mise, peu à peu, à s'accouttrer en « dame », et cela ne lui réussit guère. Capitale d'une campagne riche, mais simple, sans façons, elle aurait gagné à conserver son air bon enfant, à s'abstenir des prétentions des grandes villes réellement « urbaines ». Elle s'est déguisée et cela lui va mal. Elle perd chaque jour un peu de ce qui faisait son charme et son bon goût. Ceux qui auraient dû l'aimer, veiller sur elle, respecter sa saveur paysanne, en ont fait une citadine maladroite qui ne sait plus discerner ce qui est beau et doit donc subsister, et qui se couvre de pacotille.

O ironie : il y a, à Lausanne, une pure horreur, c'est le kiosque des tramways lausannois à Saint-François. Ce chef-d'œuvre de laideur agressive a survécu aux maisons patriciennes, aux arbres séculaires, à tout ! Va-t-il continuer ? Et celle que mon cœur appelle « la pauvre Française », car elle me semble bien à plaindre : la magnifique « Baigneuse » de Milo Martin, si lamentablement étendue à l'avenue du Théâtre, sur un fond triste de mornes constructions, qu'on ne peut voir avec le recul nécessaire, et qui, de ce fait, paraît monstrueuse, qu'attend-on pour lui offrir une place devant un rideau de verdure, en haut d'une longue et large pente douce de gazon, ou bien — pourquoi pas ? — au milieu du lac de Sauvabelin, dans un cadre digne d'elle, enfin !

Pauvre chère Lausanne, si douce à notre mémoire de vieux Lausannois, sais-tu que cela nous fait mal, de constater qu'on t'abîme sans pitié, au profit des voitures, d'une part, et des spéculateurs, de l'autre ?

Tu grandis, Lausanne, mais on en profite pour détruire tes frais atours d'élégante campagnarde et pour t'habiller d'oripeaux... Comme tu as changé, hélas ! Tu étais si plaisante, Lausanne, ma jolie !

Georgette Dislaire-Golay

